

être à priori soupçonnés de maltraiter la complexité du réel. Le recours à la géographie générale est la conscience du géographe; celui-ci doit tresser sa toile par d'infatigables allées et venues entre les faits observés localement et d'autres faits, aussi semblables que possible; cela exige donc une large information préalable, ou la mise en attente des problèmes définis localement jusqu'à ce qu'aient pu être réalisées d'utiles comparaisons.

## POUR UNE GÉOGRAPHIE HUMAINE

### *LE DÉTERMINISME PHYSIQUE ET SES LEURRES*

Que la géographie serait aisée si elle pouvait se fier à des relations simples entre les conditions physiques (considérées comme déterminantes) et les faits humains (considérés comme déterminés)! Le champ d'études du géographe est fâcheusement encombré de «vérités d'évidence», de préjugés anciens et contradictoires. Les caractères raciaux seraient des effets directs du climat, si nous en croyons non seulement les anciens mais encore des auteurs actuels. Les Noirs devraient leur pigmentation au climat chaud et humide; les Blancs seraient nés d'un climat peu ensoleillé; les Touareg auraient le crâne long pour rayonner plus facilement les calories sous un climat torride; les Nègres auraient de grandes mains parce que, les mains étant particulièrement riches en glandes sudoripares, ils pourraient ainsi transpirer plus abondamment et par conséquent mieux lutter contre la chaleur; les femmes bushmen seraient stéatopyges pour mieux combattre la disette de saison sèche en brûlant les graisses qu'elles ont accumulées; les Pygmées seraient petits parce qu'ils vivent dans la forêt; les Dinka seraient grands parce qu'ils vivent dans des marais (la sélection naturelle a conservé les lignées grandes, qui ne se sont pas noyées); les Mongols ont les yeux bridés pour se protéger de la poussière, ou de l'éclat de la neige; les Noirs sont peu velus parce qu'ils vivent dans un climat chaud; d'une manière générale les hommes sont peu velus parce qu'ils seraient d'origine tropicale; les nez longs sont liés au climat froid. L'influence du climat sur le comportement des humains donne naissance à mille légendes; les Sémites ne mangent pas de porc parce que dans un climat subtropical cette viande serait malsaine (mais les Vietnamiens, dans un climat plus chaud et plus

La géographie humaine a sa cohérence et sa raison d'être. Elle n'est pas un dictionnaire des faits humains à la surface de la planète, une juxtaposition de chapitres sans lien organique ni structure intellectuelle. Sa démarche scientifique et le premier déclenchement de son enquête sont liés au souci d'étudier les relations des groupes humains avec les conditions physiques. Les disciplines vouées à la connaissance de la nature ou de l'homme abordent ces relations de façon marginale, au terme de leurs recherches; la géographie humaine fait de ces relations son premier objet. Le pédologue voudra savoir quelle peut être l'influence de ses sols sur l'agriculture; l'historien se demandera si son histoire n'a pas été dominée par le relief et le climat. Le géographe (humain?) se place à la rencontre des choses de la nature et des choses humaines, définit les problèmes qui se posent à ce niveau et tente de les résoudre. Ce carrefour de la nature et de l'homme est très fréquenté; si le géographe est vraiment l'homme de ce carrefour, il n'ignore pas sa dépendance à l'égard de multiples disciplines.

La méthode d'investigation géographique est (comme bien d'autres méthodes d'investigation) animée par deux principes: méfiance systématique, recours permanent aux faits généraux (ici la géographie générale). Les deux principes s'interpénètrent, l'un n'allant pas sans l'autre. Le paysage humain que j'ai sous les yeux est-il le seul possible, dans les conditions physiques qui sont données? L'évidence elle-même (ou ce qui paraît évidence) doit être soumise à la plus exigeante critique. Les idées reçues, les systèmes simplistes d'explication doivent

humide, en font grande consommation). La santé déficiente des populations tropicales résulterait de ce que les Tropiques attirent des personnes de faible vitalité qui fuient les pays où la vie est trop difficile. Les habitants des Tropiques pluvieux devraient à leur climat d'être peu travailleurs, peu entrepreneurs; l'habitant des forêts tropicales a eu la vie trop douce, puisqu'il pouvait se nourrir sans effort avec des racines, des fruits, des champignons spontanés. Les hommes sont actifs et inventifs quand ils doivent maîtriser des conditions naturelles hostiles. Préjugé opposé: une population qui vit dans des conditions naturelles difficiles est arriérée. Autre préjugé: un «bon» climat et un sol fertile déterminent une civilisation avancée. Les mangeurs de viande sont courageux et guerriers, les végétariens pacifiques et lourds; les montagnards ont l'amour de la liberté; les habitants des plaines inondées sont voués au despotisme; les nomades du désert sont monothéistes; le Bushman est contraint par les conditions naturelles à vivre par petites hordes; les sols volcaniques expliquent les fortes densités de la population javanaise; les sols fertiles et le climat de mousson expliquent les nombreuses populations de Chine et du Japon; le climat méditerranéen explique la civilisation grecque; la lumière méditerranéenne rend compte du temple grec; les brumes du nord ont fait naître la cathédrale gothique; la psychologie des Anglais est liée à leur climat; les climats froids et humides déterminent l'alcoolisme; les toits des maisons ont une pente proportionnelle à l'abondance de la pluie et de la neige; les maisons sont construites en bois, en pisé, en brique, en pierre selon que la région où elles sont bâties est riche en bois, en argile, en pierre; l'habitat rural est concentré quand les points d'eau sont rares, dispersé quand les points d'eau sont nombreux; les Athéniens avaient l'esprit plus vif que les Béotiens parce que l'Attique est plus sèche que la Béotie; les industries se développent sur les gîtes minéraux; les rivages articulés ont une vie maritime intense; l'homme est accablé par la forêt équatoriale, ce qui fait cette forêt déserte; la métaphysique indienne s'explique par l'exubérance de la nature tropicale; le protestantisme est lié à l'Europe du Nord, le catholicisme à l'Europe du sud; le continent est autocratique, les rivages sont libéraux; les buveurs de vin ont l'esprit plus délié que les buveurs de bière; le climat chaud pousse les

hommes à consommer ail et piment; Paris devait naître au centre du Bassin Parisien; le caractère russe s'explique par l'immensité des steppes; les maisons des pays chauds sont largement aérées. Ce florilège pourrait être aisément allongé. Dans ce domaine du déterminisme physique l'inclination irrésistible (et, bien entendu, habituellement salutaire) de l'esprit humain à reconnaître des relations de cause à effet a abouti à formuler toutes les relations possibles (et leurs contraires).

Il ne reste de tout cela que poussière; mais une poussière éternelle. Ces fantômes de relations simples entre l'homme et les conditions physiques sont aussi indéracinables que ceux des châteaux d'Ecosse. Ce sont de fâcheux obstacles dressés devant une claire intelligence des véritables relations hommes-conditions physiques. Dans les rapports entre les groupes humains et les conditions physiques il y a des enchaînements indispensables (c'est pourquoi il y a matière à science) mais ces enchaînements indispensables ne sont pas nécessaires dans leur forme — il faut se nourrir, et demander cette nourriture à la terre, mais il y a bien des sortes de nourritures possibles et bien des façons de les produire. Nous avons besoin d'oxygènes plus exaltants que des hypothèses simplistes ou de léthargiques truismes comme «les activités maritimes se localisent au bord de la mer» (ce qui n'a pas empêché certains rivages de n'avoir pas ou presque pas de vie maritime), «les montagnes créent une géographie humaine spéciale» (ce qui n'a pas empêché diverses montagnes de n'avoir pas de vie montagnarde).

#### *LE RECOURS A LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE*

La géographie humaine doit demander aide et explications à la géographie physique et aux diverses disciplines qui s'adonnent à l'étude de la nature. Tels végétaux sont-ils liés à tel sol ou à tel climat, et indiquent-ils des conditions favorables ou non à telle plante cultivée? Un sol est-il dépendant d'une certaine situation morphologique, ou d'une certaine roche en place; a-t-il ou non une influence ou une action déterminante sur la localisation de l'habitat et la nature de l'agriculture? Mille questions de cette sorte sont la matière même de la géographie humaine. Celle-ci, sans une base physique, voit se flétrir ses perspectives. L'originalité de la géographie humaine, sa pré-

cieuse originalité, est de prendre un intérêt sans relâche aux relations entre les groupes humains et le socle qui les porte. Les architectes, les ethnographes n'ont pas à laisser aux géographes le monopole de l'étude des maisons: mais le géographe humain est en principe mieux préparé à la mise en question des relations de la maison avec le milieu. Il dispose d'une documentation comparative permettant de montrer la vraie nature de ces relations et de souligner que, tout en existant, elles ne sont pas directes; elles passent par un système de techniques. Les anthropologues, les biologistes, ont le monopole de l'étude de l'homme animal; mais, s'agissant des rapports de l'homme avec les conditions physiques, le géographe humain doit examiner avec précaution les remarques faites par d'autres disciplines, car voici longtemps que l'homme n'est plus un animal «naturel» mais un animal domestique; les relations ne sont plus entre un animal et un milieu mais entre un groupe humain cimenté par une certaine civilisation et un milieu.

L'homme est-il, pour son apparence physique, sa biologie, son activité psychique dans la dépendance directe du climat? Cette dépendance directe, si elle existe, n'est-elle pas menue, et de très faible importance géographique? La méthode comparative, c'est-à-dire la géographie générale, impose au géographe une position réservée; par exemple, des observateurs peuvent incliner à croire, en étudiant des Sahariens, que la chaleur et la sécheresse de l'air limitent au Sahara l'activité physique de l'homme; pourtant les paysans de la vallée nubienne du Nil, soumis à un climat identique, sont des cultivateurs minutieux et actifs.

C'est dire qu'il ne semble pas que la géographie humaine puisse être considérée comme une écologie de l'homme, à moins de dépouiller ce mot d'écologie de tout sens précis. Les hommes que nous étudions ne sont pas des animaux trouvant leur «niche» (comme disent les écologistes) dans un certain milieu. L'homme de la géographie existe en tant que membre d'un groupe animé par une civilisation. Il ne peut manquer de bouleverser les équilibres naturels et d'y substituer des modifications incessantes. Cela dit, la géographie humaine ne peut négliger une étude soigneuse (mais orientée dans le sens de ses besoins) des conditions physiques; une telle étude est néces-

saire à qui veut entendre la nature exacte des relations entre faits humains et conditions naturelles; l'expérience apprend que les erreurs «déterministes» sont nées aussi souvent de l'ignorance de ces conditions physiques que d'une interprétation erronée de la géographie humaine. Il est permis de penser à une géographie physique qui serait établie à la mesure de l'utilisateur humain. Ce qui ne signifie pas que nous entendions retirer son indépendance, ou son autonomie, à la géographie physique. Par exemple, la géomorphologie. Elle est géographie puisqu'elle est explication d'une partie importante et visible du paysage; mais elle est encore plus incontestablement géographie si elle veut bien se considérer comme participant à la description et à l'explication totale des paysages; comme ayant vis à vis des autres éléments du paysage, des devoirs nés de la solidarité et de l'interdépendance; nous concevons une géomorphologie qui se passionnerait aux problèmes des rapports possibles (mais pas toujours de cause à effet, la cause étant le fait morphologique, la conséquence étant le fait humain) des faits morphologiques et des faits humains; mais nous n'entendons pas déprécier une géomorphologie qui serait indifférente aux problèmes humains. Elle serait plus proche d'une géologie ou d'une pédologie.

#### *L'IMPORTANCE DE LA DENSITÉ DE LA POPULATION*

Il paraît peu rentable, en même temps que peu conforme à la nature de la recherche géographique, d'examiner d'entrée de jeu les relations entre les hommes et le milieu physique. Il vaut mieux prendre la chose par un biais géographique, celui de la répartition de la population dans le monde. Les problèmes posés par les densités plus ou moins fortes déclenchent tous les mécanismes de l'explication géographique; s'il est de peu de profit de constater que le Grand Erg oriental et le glacier groenlandais sont déserts, il est en revanche fort utile de se demander pourquoi les deltas du Yang Tse, du Gange, de l'Irrawaddi, du Mékong, du Fleuve Rouge, du Si Kiang pullulent d'hommes tandis que ceux du Zambèze, du Niger, de l'Amazone, de l'Orénoque, du Paraná sont à peine habités; pourquoi la Finlande a 10 habitants au km<sup>2</sup> et l'Alaska 0,25; pourquoi les

plaines de Ho Nan en portent deux cents et celles du Kansas dix; pourquoi les terroirs sahéliens du Kordofan comptent vingt ou trente habitants au km<sup>2</sup> tandis que leurs équivalents australiens sont vides; pourquoi la Kabylie grouille d'hommes tandis que le Taurus en a fort peu; pourquoi les énormes gisements de charbon du Chan Si ne portent pas une fourmilière humaine semblable à celle de la Ruhr.

Pour chacune de ces paires d'exemples, les conditions physiques locales n'expliquent pas les particularités de la densité de la population. Il semble bien que l'étude doive rapidement montrer que le physique ne parvient pas à expliquer les inégalités observées; il faut recourir aux clés de l'histoire et de la civilisation. Le progrès de l'étude de la densité débouche bientôt sur de nouveaux aiguillages. Une même valeur de densité n'a pas la même signification géographique dans deux cas de niveaux de vie très inégaux; cent habitants par km<sup>2</sup> et dont chacun a un revenu annuel de 50\$ ne produisent pas le même paysage que cent habitants dont chacun a un revenu annuel de 2 000\$; dans le premier cas le revenu annuel par km<sup>2</sup> est de 5 000\$, dans le second cas de 200 000\$. L'explication de la carte de densité, si elle tient compte du poids économique inégal des populations, entraîne avec elle presque toute la géographie humaine; en effet, pour qui désire ne laisser inexplicée aucune particularité de la carte, toutes les procédures de l'analyse géographique entrent en jeu: la densité de la population se justifie-t-elle par des conditions de relief, de climat, de sol, de civilisation ou d'histoire, de durée pendant laquelle une civilisation s'est exercée? Le nombre des hommes sur une surface intègre tous ces facteurs; la fonction de la géographie humaine est de déceler le rôle de ces facteurs, de délimiter leurs responsabilités respectives.

Un certain nombre d'éléments humains, fort importants pour les paysages, seront inévitablement négligés par la justification des densités de population. Par exemple, il importe peu, pour la densité de la population, que les maisons soient carrées ou rondes, que les bâtiments ruraux se groupent autour de cours fermées ou ouvertes, que les constructions soient en pierre ou en bois, que l'habitat rural soit concentré ou dispersé, que les villes aient un plan quadrillé ou rayonnant, que ces villes soient liées à un site génétique très influent, ou se dres-

sent en un site indifférent. Si l'explication de la densité se préoccupe des rendements à l'hectare, de la productivité du travail, de la quantité totale de denrées produite par kilomètre carré de surface totale et par kilomètre carré de surface cultivée (champs et prairies), de l'importance relative de l'agriculture et de l'élevage, elle reçoit peu de lumière de la disposition du parcellaire et de la présence ou de l'absence d'un bocage.

Les maisons, l'habitat rural, les villes, le parcellaire, la présence ou l'absence de haies, tout cela est pourtant du vrai domaine de la géographie humaine mais sera utilement abordé dans des chapitres indépendants de l'étude de la densité de la population. La démarche ici serait la suivante: une explication exhaustive de la densité de la population a tôt fait de découvrir que les facteurs physiques exercent leur influence seulement à travers la civilisation qui les interprète; il faut donc demander à la civilisation qui s'exerce localement tout ce qu'elle est capable de nous dire pour rendre compte de la densité. Mais, cette opération faite, il apparaît que la civilisation exerce sur le paysage bien d'autres influences que celles qu'il a fallu retenir pour comprendre le nombre des hommes. On trouve un habitat rural dispersé avec de fortes densités (Nouvelle Guinée méridionale, Vogesu du Kenya, axe médian du Rwanda, bassin rouge du Se Tchouan, Flandre entre l'Escaut et la Lys), avec de faibles densités (Landes de Gascogne, steppes masai); un habitat rural concentré avec de fortes densités (Bas Languedoc, Delta du Fleuve Rouge), comme avec de faibles densités (villages iban, villages du Kwilu). Nous aurions ainsi une géographie humaine qui se diviserait en deux grandes parties: d'une part la description de la densité de la population et son explication par l'étude combinée des facteurs physiques et des facteurs de civilisation (ceux-ci ayant une action prépondérante); d'autre part les actions paysagistes de la civilisation qui ne s'expriment pas par la densité de la population.

#### *LE JEU DES CIVILISATIONS*

La grande variété des situations humaines possibles dans le même cadre physique exclut toute possibilité d'explication par une simple relation de cause à effet, par un déterminisme

physique. Pour aboutir à des résultats valables et utiles, la géographie humaine doit faire intervenir les civilisations et la durée de leur action. La civilisation: l'ensemble des techniques par lesquelles sont réglés les rapports des hommes avec le milieu et les rapports des hommes entre eux. Les relations des hommes avec le milieu consistent avant tout dans les techniques de production, les relations des hommes entre eux sont réglées par les techniques du contrôle territorial. Nous entendons par techniques du contrôle territorial (expression qu'en définitive nous préférons à celle de contrôle ou d'organisation de l'espace) les procédés par lesquels un territoire plus ou moins vaste est contrôlé de manière que les hommes qui l'habitent soient mis en relations aisées les uns avec les autres. Tout groupe humain contrôle un certain territoire; les techniques de ce contrôle sont de plus en plus complexes et délicates à mesure que ce territoire devient plus vaste; ou, plus exactement, ce sont des techniques adéquates qui permettent d'agglomérer un vaste territoire où les relations entre les hommes sont aisées et réglées. Les Pays-Bas, la Belgique étaient et sont de minuscules pays, mais ils disposaient de techniques de contrôle territorial qui leur ont permis dans certaines conditions historiques de constituer des empires policés atteignant ou dépassant deux millions de km<sup>2</sup>.

Les détails de ce contrôle territorial ne sont pas du domaine de l'étude géographique. Par exemple, il n'importe guère au géographe qu'une population soit de droit maternel ou paternel: mais il lui importe de savoir si cette population a une machinerie de contrôle territorial capable de construire des routes, des ponts, d'assurer des échanges, de faire naître un réseau de villes. Et peut-être, en fin de compte, n'est-il pas indifférent, en cette matière, qu'un peuple soit de droit paternel ou maternel, s'il apparaît que ce dernier type de droit est générateur de difficultés dans l'exercice du pouvoir, difficultés contraires à un contrôle territorial étendu et durable.

Dans le monde que nous voyons et étudions, et qui est l'héritier d'un passé technique très récent, les techniques de production des aliments marquent encore fortement les paysages; on comprend donc que la géographie leur fasse une place considérable (productions agricoles, systèmes d'agriculture, systèmes de division du sol, types d'habitat rural, habitations

rurales, etc.). Encore ne faut-il pas se laisser abuser; tout cela est largement une géographie du passé.

Les états primitifs de ces techniques transforment déjà les paysages «naturels»; les feux de chasse, dans les lieux où la végétation pré-humaine était combustible en saison sèche, ont agi sur le paysage végétal en favorisant les plantes capables de supporter l'épreuve du feu; en augmentant de ce fait les étendues herbeuses les hommes ont favorisé la multiplication des grands herbivores (que justement ils recherchaient) et des carnivores qui s'en nourrissaient en concurrence avec l'homme. En prenant intérêt à certains fruits dont il recrachait graines et noyaux, l'homme cueilleur a favorisé la diffusion de certaines espèces végétales. Cet état primitif des techniques de production (qui va de pair avec un état rudimentaire du contrôle territorial: la «horde» et son territoire, et rien au dessus) n'est pas déterminé par le milieu physique. Celui-ci ne dicte pas à l'homme de s'en tenir à des techniques de ramassage; cet état est un fait de civilisation qu'il serait erroné et vain de vouloir expliquer par le milieu; ce qui ne signifie pas, une fois ce point clairement établi, que le géographe ne doive pas prendre grand intérêt à étudier les rapports de ce ramasseur avec le milieu physique, à savoir ce qu'il consomme, et à tenter de définir quelle densité de population permettent en année moyenne les ressources de la contrée: les ressources telles que les voit la civilisation de ramassage à laquelle appartient le groupe étudié. Cela dit, il est scientifiquement périlleux de tenter d'expliquer la technique bushman par le Kalahari; d'ailleurs le Kalahari n'est pas si méchant; sur une bonne partie du Kalahari des paysans soudanais pourraient mener une vie sédentaire de cultivateurs de mil et d'éleveurs. D'ailleurs les Bushmen qui vivaient dans les montagnes suto y auraient pu trouver les facilités agricoles et pastorales qu'ils ont négligées et qui ont été mises à profit par des Bantou. Il y avait en Australie du Nord des ignames sauvages, recherchées par les ramasseurs et qui auraient pu être cultivées; des femmes prenaient soin de remettre la plante en terre après avoir retiré le tubercule. La nature australienne n'exigeait pas que la population se contentât du ramassage; quant à l'isolement des Australiens, comment y croire? Ils ont eu des contacts avec des Indonésiens, particulièrement avec des Bougui de

Macassar qui venaient pêcher le trépang (holothurie) sur les rivages de la Terre d'Arnhem. Contacts pacifiques; certains australiens furent même aimablement emmenés à Macassar et en revinrent. Rien n'en résulta pour les techniques australiennes. Il faut constater cela; il n'appartient pas au géographe de dire pourquoi la civilisation australienne s'est montrée rebelle aux acquisitions et aux innovations. Mais, le problème étant posé, il appartient à d'autres disciplines de rendre compte de la relative imperméabilité de la civilisation australienne. Il est possible que ces disciplines, axées sur l'étude des civilisations, nous apprennent que les Australiens préeuropéens avaient un tel souci du bon fonctionnement de leur système social (qui était complexe et raffiné, mais avec une pauvre capacité de contrôle territorial) qu'ils avaient une solide méfiance contre toutes les nouveautés étrangères.

Les techniques agricoles de production alimentaire montrent une grande diversité de choix humains, une remarquable tendance à user de techniques dont le milieu naturel n'imposait pas l'adoption. Un premier fait important pour la géographie: l'homme, cet omnivore, s'inflige des restrictions alimentaires qui n'ont aucun rapport avec le milieu dans lequel il vit; ces restrictions étant d'origine religieuse montrent clairement l'action de la civilisation (par l'entremise de la religion) sur la géographie. Les interdits alimentaires ne sont pas de petite conséquence; que le monde musulman s'interdise de consommer la viande de porc et de boire du vin, voilà qui est capital pour l'étude de ses paysages.

L'Amérique précolombienne ne pouvait cultiver le blé puisque cette céréale n'existait pas dans son stock naturel de plantes intéressantes à domestiquer; et de même l'Europe (que nous dirons aussi précolombienne) ne pouvait cultiver la pomme de terre, qui ne figurait pas dans les plantes candidates à la domestication. Dans cette mesure, qui est faible, l'agriculture est dans la dépendance étroite du milieu «naturel»; encore ne faut-il pas attacher beaucoup d'importance à cette remarque. Ce qui compte en effet le plus ce n'est pas la nature des plantes cultivées mais les techniques employées. Et pourtant nous tenons ici un des aspects les plus nets de l'influence des conditions «naturelles» sur les techniques: on ne peut négliger le fait que l'Ancien Monde tempéré n'avait pas de bons tuber-

cules alimentaires (comme d'ailleurs l'Amérique du Nord précolombienne) et a créé une agriculture essentiellement céréalière. Une remarque semblable peut être faite à propos des animaux domestiques; comment ne pas noter que l'Amérique précolombienne n'était pas très bien dotée en animaux domestiques; la domestication du lama prouve cependant que l'humanité amérindienne était ouverte aux techniques pastorales.

Les pratiques agricoles expéditives du type ladang correspondent non pas à un sol ou à un climat mais à un niveau de civilisation. Un cas très suggestif: celui des Iban du Sarawak; «mangeurs de forêt» vraiment acharnés, ils font leurs champs de riz sec exclusivement sur forêt pleine et les abandonnent après une ou deux récoltes. Ce qui est significatif, dans leur cas: en certaines années, comme les pluies sont de régime équatorial, les bois abattus n'ont pas la possibilité de sécher; l'incendie étant exclu, la parcelle défrichée mais non débarrassée de sa litière de feuilles, de branches et de troncs ne peut êtreensemencée. Pourtant les Iban persistent dans une technique qui peut être considérée comme absurde, alors que d'autres techniques seraient mieux adaptées, la rizière inondée par exemple (mais elle conviendrait mal à l'instabilité territoriale des Iban); il est permis de penser que les Iban venant du sud, de l'intérieur de Kalimantan (Bornéo), ont conservé les pratiques qui étaient valables dans leur pays d'origine, où une saison sèche se dessine nettement. Ne pourrait-on dire alors que la technique du ladang, qui exige une saison sèche pour préparer le dessèchement des abattis et l'incendie, est «déterminée» par la présence d'une saison sèche? Ce serait un raisonnement faible. En effet les climats sans saison sèche sont rares; la quasi totalité des climats assez pluvieux et assez chauds pour permettre l'agriculture présente une saison sèche; il ne serait pas de plus de profit de dire que la présence d'une saison sèche aurait «déterminé» la pratique du brûlis que de dire qu'une quantité suffisante de pluie aurait «déterminé» l'invention de l'agriculture.

Les agricultures plus évoluées, celles qui obtiennent une ou deux récoltes chaque année de la même terre, comme celles qui pratiquaient autrefois la jachère seulement un an sur trois ou sur deux, ces agricultures sont des faits de civilisation et nullement des produits du milieu naturel. Rien dans celui-ci n'exigeait ni n'indiquait la spécialisation dans la rizière inondée,

ou le choix d'une céréale panifiable, ou l'association de l'agriculture et de l'élevage, ou l'adoption de la charrue attelée. L'agriculture minutieuse de l'île d'Ukara (Tanganyika), qui obtient deux ou trois récoltes par an de la même terre, et qui demande son fumier à des bovins tenus à l'étable, cette agriculture n'est nullement indiquée par la nature de l'île d'Ukara, qui n'a aucune originalité. Les rizières admirablement tenues du delta du Si Kiang sont l'expression d'une agriculture perfectionnée et non pas de virtualités de ce delta. Les polders sont un trait lié à la civilisation et à l'histoire hollandaises et non pas une exigence du delta rhénan. Les Diola, les Balantes aménagent de petits mais authentiques polders dans les larges étiers de Casamance et de Guinée portugaise. Bien entendu ces polders sont au bord de la mer, et d'une mer à marée (quoique la Basse Egypte, sans marées, ait de vrais polders); mais combien d'autres sites dans le monde qui conviendraient à des polders et restent inutilisés parce que les hommes n'ont pas besoin de les aménager ou ne maîtrisent pas la technique d'aménagement! La prospère agriculture israélienne donne un bon exemple des effets qu'un changement de techniques peut exercer sur l'agriculture et les paysages. Les transformations saisissantes qui se sont produites en peu d'années montrent que les techniques sont plus que la nature responsables des paysages cultivés.

La production des aliments est, ou a été, primordiale; les techniques de production des aliments ont fortement marqué les paysages. Certes, aujourd'hui, dans les pays de haute technique (c'est-à-dire de haute productivité, de récolte particulièrement élevée par heure de travail) la production des aliments (agriculture, élevage et pêche) retient un nombre de moins en moins grand de travailleurs. Huit pour cent de la population active des Etats-Unis suffisent non seulement à alimenter la nation américaine mais encore à soutenir une forte exportation de denrées agricoles. L'essentiel de la population se livre à l'industrie et au commerce et vit dans les villes et leurs banlieues.

Cette situation nouvelle manifeste le rôle capital de la «civilisation» en matière de géographie; les innovations dans la localisation des hommes et la répartition de leurs activités sont dans la dépendance du progrès des techniques de produc-

tion et de contrôle territorial et n'ont que des rapports lointains avec les conditions «naturelles».

#### *LES CIVILISATIONS ET LE POSSIBLE*

Les éléments humains du paysage appartiennent à une civilisation, et parfois à deux ou plusieurs civilisations successives ou simultanées. Ils sont plus ou moins influencés par les conditions physiques mais ne sont pas déterminés par elles. Il faut faire aux conditions physiques leur place, qui est grande; un paysage est une structure où interviennent en premier rang les facteurs de civilisation, mais où les conditions physiques jouent un rôle important. Dans une structure de cette sorte la modification d'une des composantes provoque la remise en jeu de l'ensemble en altérant les rapports établis entre les diverses parties. Mais entre les conditions physiques et les faits humains s'interpose toujours le prisme des civilisations. Le groupe humain auteur du paysage est contraint par la civilisation à laquelle il appartient; dans cette perspective, il serait légitime de parler d'un déterminisme de civilisation. Un groupe humain, devant un nouveau cadre physique, lui applique les techniques de sa civilisation. Il continue de faire ce qu'il sait faire. Il ne choisit pas consciemment parmi les «possibilités» naturelles. Le «possibilisme» n'a pas plus de consistance que le déterminisme physique.

Si «possibilisme» signifiait simplement que, parmi les possibilités offertes par la nature, un groupe humain en délaisserait quelques unes et en exploiterait quelques autres, le terme aurait une acception si vague et menue qu'il ne mériterait pas d'être retenu. S'il signifie que l'homme, parmi les possibilités naturelles, fait un choix volontaire, alors une telle acception est erronée; en effet un groupe humain ne «choisit» pas volontairement parmi ces «possibilités»; il exploite celles auxquelles s'appliquent les techniques qu'il maîtrise. Encore une fois le groupe continue de faire ce qu'il sait faire. En outre, il faut prendre garde à ceci: même dans l'acception plus précise que nous avons donnée (et refusée) du possibilisme, la civilisation garde un rôle prépondérant; elle conditionne le niveau des techniques. Admettons pour un instant que le possibilisme au sens plus précis que nous avons indiqué soit

vrai, qu'un groupe humain fasse un choix volontaire et libre parmi les possibilités naturelles; encore faudra-t-il tenir compte de la civilisation à laquelle appartient ce groupe humain. Voici des groupes qui, appartenant à des civilisations différentes, ont «choisi» d'exploiter les ressources alimentaires offertes par la mer; chacun d'eux, pour cette exploitation, applique les techniques de pêche qu'il maîtrise, et voici la civilisation, c'est-à-dire le corps des techniques, qui revient au galop; tel groupe ramasse les coquillages ou les algues comestibles et prend les poissons à la main; tel autre a des filets, des nasses, des hameçons, des stupéfiants; tel autre va pêcher la morue à Terre Neuve pour rapporter des chargements qui seront vendus aux fidèles respectueux du carême (ce qui suppose non seulement techniques de pêche mais techniques de commerce); tel autre, à bord d'usines flottantes équipées de la façon la plus scientifique, ira capturer les baleines. Le niveau technique paraît avoir pour la géographie humaine une signification plus grande encore que l'orientation de la technique vers telle ou telle possibilité. Le groupe humain voit dans la nature les seules possibilités qui sont familières à sa civilisation, et, en outre, il aborde ces possibilités qui lui sont familières avec un armement de techniques qui est au niveau de sa propre civilisation; une exploitation de la mer est au stade du ramassage le plus simpliste, une exploitation de la mer au niveau de techniques manuelles habiles, une exploitation de la mer au niveau de l'industrie la plus scientifique. Nous refusons donc le possibilisme (même vertébré par la définition que nous en avons donnée), comme d'ailleurs le déterminisme physique, parce qu'ils paraissent incompatibles avec les faits observés en géographie humaine et qui révèlent le rôle déterminant de cette action à double détente de la civilisation; première détente: vision du monde extérieur par l'entremise d'une civilisation; deuxième détente: l'outillage technique de cette civilisation.

On voit ce qui sépare civilisation, en tant que facteur de la géographie humaine, de la notion de «genre de vie». Cette dernière notion, qui a fait une belle carrière dans la littérature géographique, paraît fallacieuse; elle substitue en effet à une explication fondamentale un procédé pédagogique de classement qui n'est pas un outil scientifique valable. Le danger est de donner à croire que les divers aspects de la géographie humaine

découleraient de la technique qui contribue principalement à la subsistance. Or, il semble difficile d'atteindre à une juste appréciation des faits de géographie humaine en les groupant autour d'une technique de production. Les hommes appartiennent d'abord à une civilisation, qui met à leur disposition sa panoplie de techniques de production et de techniques de contrôle territorial. Il serait périlleux de dire que le Masai, le fermier frison, l'entrepreneur d'un milkshed new-yorkais ont en commun d'avoir un «genre de vie» pastoral. Si cela ne signifie rien d'autre que de dire que ces trois personnages sont à des titres divers des éleveurs, pourquoi parler de «genre de vie»? Mais si cette expression de genre de vie signifie que leur qualité d'éleveurs colore leur comportement et le paysage qu'ils habitent de caractères géographiques communs, si cela sous-entend que ce genre de vie infléchit dans le même sens leurs techniques de production, leur niveau de consommation, les techniques du contrôle territorial, en somme si cette expression de genre de vie a un sens, alors elle conduit à l'erreur. Nos trois personnages appartiennent d'abord à des civilisations, et la façon dont ils assurent leur subsistance est une modalité de chacune de ces civilisations. Le Masai est un éleveur maniaque, captivé par ses bœufs et non par leur valeur en argent; le fermier frison appartient encore à la paysannerie européenne traditionnelle; l'entrepreneur laitier new-yorkais est le produit d'une économie de style américain.

#### *DE L'ORIGINE ET DES TRANSFORMATIONS DES CIVILISATIONS*

Par une pente toute naturelle, ne faut-il pas en venir à s'interroger sur la naissance des civilisations, les effets d'un changement du milieu pour une civilisation (que la civilisation se déplace, que le milieu physique local se transforme), les conditions de l'évolution ou du «progrès» des civilisations? Mais ces diverses questions sont-elles pertinentes? L'étude de la «naissance de la civilisation» relève de la préhistoire, et la plus lointaine. Il n'y a pas d'homme, il n'y a pas de géographie humaine, si l'homme n'appartient pas à un groupe porteur d'une civilisation, c'est-à-dire de techniques de production et de contrôle territorial. Le passage de l'animal au porteur de civilisation nous reporte loin dans le Quaternaire sinon dans

le Tertiaire. Il appartient aux préhistoriens de scruter cette question, le géographe pouvant se permettre d'attirer l'attention sur le danger des corrélations trop simples entre les conditions naturelles et les civilisations.

Avant d'aborder les rapports possibles entre changements de civilisation et changements de milieu physique, il faut se dire qu'une civilisation se modifie quelque stable que soit le milieu; une dérive (sensible sur une durée plus ou moins longue) paraît plus probable qu'une immobilité absolue; cette dérive ne peut manquer d'avoir de grands effets après de nombreuses années. Une civilisation étant une option parmi les conditions naturelles et parmi les techniques, il est impensable que cette option n'entraîne pas des conséquences logiques. Il est non moins impensable qu'une civilisation ne fasse pas d'emprunts à d'autres civilisations.

Voici notre civilisation européenne; que de changements jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle (nous nous arrêterons à cette date pour l'instant)! Ces changements ont eu lieu pour des raisons purement humaines, et non par suite d'une transformation du milieu physique. Certes on pourrait dire que la civilisation méditerranéenne a subi de mystérieuses transformations en se propageant dans le milieu physique différent des pays septentrionaux; cependant n'est-il pas possible, pour rendre compte des transformations, n'est-il pas nécessaire, et plus expédient, de tenir compte de la fusion qui s'est produite de cette civilisation méditerranéenne et de celles qui existaient en Europe du Nord avant la propagation de la civilisation du sud? D'ailleurs les transformations que la civilisation méditerranéenne a subies en Italie n'ont rien dû à un changement du milieu physique.

Après le XV<sup>e</sup> siècle nos techniques de production et de contrôle territorial entrent en effervescence progressive. Les conditions du milieu physique européen sont stables et ne sont pour rien dans la révolution moderne. C'est en elle-même que notre civilisation a trouvé ses ferments d'évolution et les nouvelles techniques qui lui ont permis d'aborder différemment le monde extérieur et d'y reconnaître de nouvelles ressources.

Chose admirable pour notre propos, des porteurs de notre civilisation ont été coloniser des territoires neufs. Quand ceux-ci étaient vides, ou quand les habitants porteurs d'une civilisation

différente eurent été anéantis, notre civilisation s'étendit en restant fidèle à elle-même; Etats-Unis, Canada, Nouvelle-Zélande, Australie, Argentine ont vu notre civilisation maintenir sa nature et ses techniques, et ne subir d'autres transformations que celles qui étaient dues à des modifications des structures sociales, dont les conditions naturelles ne furent nulle part responsables. Mais une objection: y eut-il changement de milieu? Ces exemples sont pris dans le monde tempéré, où les Européens n'ont pas eu de peine à maintenir leurs techniques formées dans un cadre tempéré. Malheureusement nous n'avons pas de bons exemples de pure colonisation européenne dans le monde tropical; habituellement, cette colonisation, ayant eu recours à l'esclavage, a créé une civilisation locale qui est une synthèse de deux ou plusieurs civilisations.

Quand les Européens, appartenant à une civilisation qui faisait une grande place au commerce et qui s'ouvrait à la consommation de tabac, d'indigo, de sucre, de café, s'établirent aux Antilles, ils y projetèrent les avidités de leur civilisation et y créèrent des plantations. Elles sont bien une forme d'adaptation de la technique européenne aux conditions tropicales, mais cette modalité ne peut être considérée comme une transformation de la civilisation européenne dans un cadre nouveau. La dominance européenne reste écrasante: commerce avec l'Europe, réponse à une demande européenne, capitaux européens, organisation européenne. L'utilisation d'une main-d'oeuvre servile a-t-elle été une véritable innovation ou l'extension d'habitudes déjà prises au Portugal et dans les îles atlantiques? Les nuances que présentent les civilisations locales antillaises sont-elles liées aux conditions tropicales? Ne proviennent-elles pas plutôt de survivances amérindiennes et d'apports africains ou asiens? La civilisation brésilienne (ou les variétés de cette civilisation brésilienne) se différencie-t-elle de ses sœurs européennes par des traits dus au milieu physique? Mais quel milieu physique? Celui de Pernambouc, ou de Bahia, ou de Minas, ou de São Paulo, ou de Rio Grande do Sul? Et n'est-il pas plus proche de la vérité de penser aux interactions des diverses civilisations qui se sont mêlées au Brésil? Il existe dans le monde tropical de petits groupes européens restés à peu près purs qui pourraient nous offrir la tentation d'examiner comment se transforme la civilisation européenne dans les conditions physi-

ques tropicales; il faut renoncer à tirer quelque enseignement de tels exemples, car les transformations que ces groupes ont subies dans leur civilisation sont liées de façon prépondérante à l'effet de l'isolement, de la pauvreté, de l'analphabétisme. Les cultivateurs européens de canne à sucre du Queensland australien, doivent au milieu tropical pluvieux de pouvoir gagner leur vie en produisant du sucre; cela dit, leur civilisation est purement européenne dans ses techniques de production et d'organisation.

Quel est le comportement des Chinois hors de chez eux? En Mandchourie, ils ont entamé, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, une colonisation massive qui a abouti à chinoiser totalement ce territoire et à donner aux parties les plus peuplées, celles du sud, un paysage absolument chinois. Aux approches de la mer, la densité de la population rurale est élevée (et purement chinoise); les colons chinois n'ont pas créé ici un paysage de colonisation du type Dakota, ils ont créé ce qu'ils savaient faire, un paysage chinois traditionnel. On pourrait dire qu'en Mandchourie les Chinois ont trouvé un milieu physique peu différent de la Chine du Nord. Que s'est-il passé en Asie du Sud-Est? Les Chinois du sud y ont trouvé une nature tropicale affirmée; leur civilisation en a-t-elle été transformée? Comme ces Chinois apportaient des techniques plus perfectionnées, en matière de production et surtout d'organisation (techniques commerciales), ils furent rarement amenés à coloniser les campagnes; ils s'établirent dans les bourgades et les villes, que bien souvent ils fondèrent et auxquelles ils imposèrent un caractère chinois. Cependant il leur arriva de pratiquer l'agriculture, comme dans le cas des plantations de poivriers de Bangka ou de Kampot, où la technique paysanne chinoise fit merveille, et la pêche, créant en Malaisie des villages de pêcheurs typiquement chinois. Pendant longtemps, seuls les hommes émigrèrent de Chine vers les mers du sud; comme ils se marièrent sur ces rivages, leur descendance fut à l'origine de civilisations mêlées où s'unissaient éléments chinois et indigènes. Au XX<sup>e</sup> siècle les femmes chinoises émigrèrent aussi; il en résulta que les communautés chinoises se fermèrent et se firent rigoureusement fidèles à leur civilisation.

Il faut reprendre ici un thème dont nous avons déjà parlé. Il est frappant de constater que des milieux physiques

semblables supportent des paysages humains très divers, des civilisations différentes ayant forgé ces paysages humains. Les couples de paysages que nous énumérons plus haut sont donc riches d'enseignements. Que le delta du Zambèze soit presque vide et celui du Fleuve Rouge saturé d'hommes, que les plateaux cristallins de Rhodésie du Nord (Zambie) aient trois habitants par km<sup>2</sup> alors que ceux du Maïssour en comptent cent, que les montagnes alpines soient peuplées tandis que les Montagnes Rocheuses sont vides, ces exemples et bien d'autres prouvent l'action secondaire des conditions physiques, l'action prépondérante des civilisations, et la notion que les conditions naturelles ont été interprétées par des civilisations différentes qui ne sont pas nées dans les dites conditions naturelles.

Des conditions physiques imperturbables peuvent supporter des paysages humains divers dans leur succession. Que d'exemples valables se pressent ici: la forêt équatoriale faisant place à la plantation d'hévéas dans la péninsule malaise, un paysage de plantations se substituant aux petits champs de taro et à la brousse d'Oahu, la forêt secondaire occupant le périmètre d'Angkor, dans la région de Sfax et sur les mêmes terres et sous le même climat la succession des oliveraies, des pâtures nomades et de nouveau des oliviers, vingt-cinq millions d'habitants de la Megalopolis américaine sur un espace où vivaient quelques milliers d'Indiens, les steppes de Bactriane parmi les tertres qui ensevelissent des villes mortes.

#### *UN CLASSEMENT DES CIVILISATIONS*

Les vues qui viennent d'être exposées s'appliquent particulièrement aux civilisations traditionnelles, qui produisent une géographie humaine relativement facile à caractériser parce que l'évolution en est lente, et surtout parce que de telles civilisations montrent une réelle étroitesse dans le choix des ressources naturelles à exploiter, soit par infirmité de leurs techniques, soit par comportement arbitraire à l'égard des ressources. Par exemple les civilisations traditionnelles n'exploitaient pas le pétrole. Autre exemple: la civilisation chinoise ne comptait pas parmi ses techniques de production l'élevage laitier; le Chinois sorti de la première enfance ne consommait plus jamais de lait. Bien entendu rien dans les conditions natu-

relles ne poussait à un tel comportement. Mais quelle conséquence pour les campagnes chinoises que cette civilisation «du végétal»: pas de prairies, peu d'animaux, hautes densités de la population rurale agricole, aucune partie de la surface n'étant consacrée à la nourriture des animaux et les hommes pouvant être plus nombreux s'ils consomment exclusivement des aliments végétaux.

Il est possible et utile au géographe de classer les civilisations selon la marque qu'elles imposent aux paysages. Un tel classement devrait se fonder sur divers critères géographiques; au premier rang le nombre des habitants qu'une civilisation peut susciter par kilomètre carré; à condition que soient prises en considération de larges surfaces, de longues durées, et le niveau de vie des populations considérées. Il a été déjà parlé du niveau de vie: le poids économique de la population sur la surface étudiée doit nuancer les enseignements donnés par le nombre des âmes. Pourquoi considérer de larges surfaces? Parce que la signification de petites surfaces très peuplées est fort différente de ce que nous disent de grandes étendues à forte densité; une médiocre technique de contrôle territorial permet en effet de fortes densités sur de minuscules étendues mais ne peut les encadrer sur de grandes étendues. De même pour la durée: seul un solide contrôle territorial permet aux fortes densités de durer et de capitaliser sur de grandes surfaces les excédents de population. L'île d'Ukara (lac Victoria) a 220 habitants par km<sup>2</sup> de surface générale, tandis que les rives du lac ont une densité bien plus faible; les conditions naturelles n'expliquent rien; seul compte l'effet de refuge, de protection, qui n'a pas été utilisé depuis bien longtemps. Bon exemple d'une forte densité limitée dans l'espace et la durée et qui correspond à un pauvre contrôle territorial. Le critère général de densité de population et les critères correctifs de durée, d'étendue des fortes densités, de niveau de consommation des habitants permettent de classer les civilisations de façon significative pour l'explication géographique.

Et notre civilisation présente? Comme les autres elle est créatrice de paysages, de nouveaux paysages; l'urbanisation du genre humain est probablement le trait géographique dominant, avec les conséquences qu'elle entraîne pour la transformation des campagnes, envahies par les banlieues, abandonnées par l'exode rural et la friche sociale, remodelées par de nouvelles techniques qui suppriment les bocages ou vivifient des régions endormies comme la Champagne crayeuse.

Notre civilisation diffère des civilisations antérieures par la variété et la richesse de ses techniques, par la capacité que les progrès de la science lui ont donnée de voir le milieu physique d'un regard libre, dégagé de préjugés et d'arbitraire. Il n'y a plus d'impossibilités ni d'impasses, il y a des problèmes, que des techniques nouvelles peuvent résoudre; en tous cas on y travaille consciemment. Les myriades d'esclaves mécaniques, les sources inépuisables d'énergie, la possibilité d'allées et venues entre la matière et l'énergie, de transformer l'une en l'autre et réciproquement, tout cela pourrait conduire à une géographie humaine volontaire, où les prises de l'homme sur le socle physique seraient exactement conformes aux convenances de l'homme, sans limitations dues aux techniques ou aux ressources. L'utopiste pourrait voir poindre ici une géographie humaine fondée sur l'agrément! Mais goûts et modes pouvant changer, cette géographie humaine ne connaîtrait pas non plus la stabilité.

Nous sommes loin de ces rêves. Les hommes ne savent pas encore mettre au service de leur vision du monde extérieur la puissance qu'ont atteinte leurs techniques matérielles; le souci souvent manifesté de faire des inventaires de ressources et de gérer en «bon père de famille» les «ressources naturelles», part d'excellents sentiments; mais il est maladroit et archaïque s'il ne s'accompagne pas de la conviction que les «ressources» sont dans l'esprit humain, dans la civilisation, bien plus que dans la «nature». La protection des paysages, de certains paysages jugés attrayants, est une préoccupation esthétique légitime qui se place dans la catégorie des aménagements et non pas dans celle de la conservation.

D'autre part, nos techniques de contrôle territorial n'ont pas fait d'aussi grands progrès que nos techniques de production. Nous pouvons produire en quantités immenses, transformer ceci en cela, mais nous ne savons parer ni aux crises de surproduction ni aux disettes, ni aux excès de pullulement humain ni aux dépeuplements abusifs. L'infirmité de nos techniques d'organisation est mise en relief par la puissance de nos techniques de production.

\* \* \*

La géographie humaine pourrait être structurée par l'étude d'un thème axial — les rapports des groupes humains avec le milieu physique —, et par un principe d'explication — ces rapports sont organisés par les civilisations. Rien de nouveau dans tout cela. Pour toutes ces redites, peut-être une excuse: il n'est pas tout-à-fait inutile de rappeler de temps en temps que la géographie humaine existe dans son objet, sa structure et son utilité, et qu'elle est une contribution nécessaire à la connaissance de la planète. Elle apprend à l'homme qu'il s'est fait lui-même et n'est pas le jouet des conditions naturelles. Certes, les hommes ont trop souvent fait mauvais usage de leur pouvoir: cela résulte moins de fautes dans l'utilisation des conditions physiques que de l'infirmité des techniques de contrôle territorial; les erreurs dans le traitement des conditions physiques sont donc de moins d'importance que celles qui furent et sont commises dans l'organisation des relations entre les hommes. Cela permet une sorte d'optimisme.

*PIERRE GOUROU*